

## Politique, esthétique et idéalisme moral dans la représentation fictionnelle de la dictature\*

Prof. univ. dr. Doinița Milea  
Universitatea « Dunărea de Jos » din Galați

**Résumé :** *Le pouvoir totalitaire déconstruit dans le texte de Zamiatin est intéressant pour le monde contemporain dans la mesure où on pose le problème de la vulnérabilité de l'intellectuel envers le Pouvoir, de son désir de diriger des destinées humaines, mais surtout de sa vanité dans la proximité du pouvoir absolu, soit-il d'extrême droite ou gauche. Son aventure devient « une variation socio dystopique où le décor de l'eutopie » se transforme en prison - cauchemar. L'échec, la désillusion radicale, habillent les vêtements du monde refusé, tout en permettant le rapprochement entre les niveaux de la réalité fictionnelle et ceux de la réalité extra-fictionnelle de la structure profonde du texte fictif. La littérature de la pensée captive projette la liberté de choisir comme une crise douloureuse, en analysant l'art de la mystification, de l'auto-illusion. Le refus de la réalité donne naissance à des projections imaginaires du monde, nées dans le corps même de la réalité.*

**Mots-clés :** *idéologie totalitaire, utopie, dystopie, fiction politique*

Paul Ricœur (« *L'Idéologie et l'utopie, deux expressions de l'imaginaire social* »), dans *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, concevait l'imaginaire social et culturel dans une structuration essentiellement conflictuelle, se manifestant par des « distorsions et des dissimulations » [Ricœur, *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Editions du Seuil, 1986, p. 379] à travers lesquelles on se cache de soi-même, mais aussi par « l'intégration » qui aide à reconnaître l'identité d'un groupe dans des événements fondateurs, ritualisés, dans un ensemble de symboles et procédés rhétoriques. La rupture de l'harmonie identitaire se produit à la rencontre de « l'idéalisme moral » et du « réalisme politique ». La fonction de l'utopie est de projeter l'imagination en dehors du réel, dans « un lieu qui est un autre lieu, un ailleurs qui est un nulle part ! Il faudrait parler ici non seulement d'utopie mais d'uchronie pour souligner non seulement l'extériorité spatiale de l'utopie (un autre lieu), mais aussi son extériorité temporelle (un autre temps) ». [*ibidem*, p. 388]

Entendue comme fonction complémentaire à l'idéologie, l'utopie représente « l'expression des potentialités d'un groupe qui se trouvent refoulées par l'ordre existant » [*ibidem*, p.388] « un exercice de l'imagination pour penser un "autrement qu'être" du social. » [*ibidem*, p.388]

L'aspect le plus intéressant du problème dans la perspective de Ricœur est l'extension de la définition vers les dimensions les plus pertinentes de l'intériorité individuelle, des refoulements de l'hypothèse de l'abstinence monacale jusqu'à celle de la promiscuité de la communauté et de l'orgie sexuelle, à partir de l'ascétisme jusqu'à « la consommation somptuaire et festive ». Revenant sur le concept politique – social, l'utopie surprend de manière contestataire «le politique lui-même [...] contesté aussi bien par les rêveries anarchisantes que par les projections d'un ordre social géométriquement conçu et impitoyablement coercitif ; au plan religieux l'utopie oscille entre l'athéisme et la festivité, entre le rêve d'un christianisme nouveau et celui d'une sacralité primitive » [*ibidem*, p.388]

Le mécanisme de construction des mondes imaginaires compensateurs ( fussent-ils violents et cruels) est adjacent à la manière d'exercer le pouvoir : « il faut aussi s'attendre à ce que l'utopie – toute utopie – joue son destin au plan même où s'exerce le pouvoir ; ce que l'utopie remet en question dans chaque compartiment de la vie sociale [...] c'est finalement la manière d'exercer le pouvoir : pouvoir familial et domestique, pouvoir économique et social, pouvoir politique, pouvoir culturel et religieux » [*ibidem*, p. 389], qui sont autant de « variations imaginatives sur le thème du "je pourrais" voire du "j'aurais pu autrement si j'avais voulu" » [*ibidem*, p.225]

Pour employer une métaphore, l'utopie construit dans l'imaginaire « une autre prison que celle du réel [...] autour d'autres schémas d'autant plus contraignants pour la

pensée que toute contrainte du réel est absente » et « qui conduit les uns à fuir dans l'écriture et les autres à tuer sans discrimination ». [*ibidem*, p.390]

La construction fictionnelle surprend la responsabilité morale, en face-à-face avec la souffrance issue de l'injustice, avec la cruauté du pouvoir fondé sur la force brutale, sur l'arbitraire. En lisant Emil Cioran dans les séquences disposées en première page de son livre écrit en français immédiatement après la guerre, *Précis de décomposition*, l'interprétation du monde par des constructions dans le plan des idées devrait être séparée de la tentation de leur application en pratique : « En elle-même toute idée est neutre, ou devrait l'être (...) Que l'homme perde sa faculté d'indifférence, il devient assassin virtuel ». [Emil Cioran, *Précis de décomposition*, Gallimard, 1966 p.7 et p.8].

Contrefaisant le monde dans la direction de sa tendance, le discours idéologique se disperse de la réalité. L'utopie et la dystopie, en tant que projections, sont le produit de la chute de l'intellectuel, du penseur dans la tentation du pouvoir. En égale mesure, la culpabilité de la victime, la « faute métaphysique », thème récurrent dans la prose de la condition humaine, couvre un espace (« la faute criminelle », « la faute politique », « la faute morale » définies comme telles par Karl Jaspers dans son analyse – *La culpabilité allemande – Die Schuldfrage 1946*) sous-jacent à l'intériorisation de la souffrance passive de vivre dans un régime totalitaire : chaque individu doit se juger soi-même quand il a été lâche. On se reconnaît soi-même, en tant qu'individu, moralement coupable d'avoir laissé, à cause de la peur, échapper l'occasion d'agir.

La littérature de la pensée captive projette le poids de la liberté de choisir comme une crise douloureuse, en analysant l'art de la mystification, de l'auto-illusion. L'écrivain Stanislaw Lem (m. 2006), notait dans son roman autobiographique *Castelul inalt* sa préférence pour la science-fiction en vertu de raisons liées « à la liberté personnelle et sociale de l'homme, jusqu'à son déracinement de la terre, comme dans une connaissance sans limites et sans fin. L'homme libre est créé pour accomplir l'impossible, c'est là son essence et sa vocation tout entière ».

Le texte devient « une variation socio dystopique où le décor de l'eutopie » se transforme en prison - cauchemar. Sous la pression de l'Histoire, on renonce à une esthétique du gratuit et un imaginaire spécifique prend naissance où l'on peut reconnaître la psychanalyse de Freud ou bien les histoires de voyage de Keyserling. Les visions désintégratrices et destructuratrices d'une contre utopie sont, en final, cathartiques par une dialectique des contraires qui ajoute aux images liées à la terreur et à l'inquiétude, le besoin d'équilibre et d'espoir. La dystopie du pouvoir totalitaire (la dystopie politique) est intéressante pour le monde contemporain dans la mesure où elle pose le problème de la vulnérabilité de l'intellectuel envers le Pouvoir, son désir de diriger des destinées humaines, mais surtout par sa vanité qui est chatouillée dans la proximité du pouvoir absolu, soit-il d'extrême droite ou gauche. L'attitude envers le collaborationnisme est liée au degré d'appropriation de la culpabilité et de la lecture « impliquée », subjective de la fiction qui décrit un régime totalitaire, dans la tradition de Orwel ou dans celle de Zamiatin, Le livre de Evgheni Zamiatin *Nous autres*, apparu en 1920, c'était le miroir de la dépersonnalisation de l'être humain par la confiscation de la pensée, par l'annullement de l'individualité et par la transformation des humains en numéros, dans un hypothétique siècle XXX.

S'il n'avait pas été écrit immédiatement après la première guerre mondiale, on pourrait croire qu'il s'agit d'un exercice de style à partir du schéma science-fiction d'un roman sud-américain, ceux structurés sur l'absurdité du pouvoir totalitaire. Des livres plus connus concernant cet univers aliéné allaient apparaître : en 1932 A. Huxley *Le meilleur des mondes*, et, en 1949, G. Orwell, *1984*. Le livre de Zamiatin, comme ceux de Soljenitsyne, plus tard, était né de l'expérience de bolchevik « hérétique » d'un auteur qui avait publié déjà des essais et des articles où il critiquait le pouvoir soviétique, les politiques de rééducation de la pensée et de réidéologisation culturelle. L'utopie du monde parfait décrit par palinodie un univers où la rigueur mathématique des gestes et des choses,

les Tableaux Horaires appliqués aux êtres humains transformés en numéros, le cynisme et la cruauté du mécanisme psychosocial, au sommet duquel se trouve le Bienfaiteur, une sorte de dictateur placé au-dessus de la loi (copie du Grand Inquisiteur de Dostoïevski), sont autant statu quo de cet Univers fini où les illusions, la recherche, le bonheur, le temps et l'espace sont annihilés.

D-503, le constructeur d'un navire spatial, l'Intégrale, qui a la mission de soumettre au joug bienfaiteur de la raison tous les êtres inconnus siégeant sur d'autres planètes qui pourraient se trouver dans les conditions d'une primitive liberté, tient un journal adressé aux créatures hypothétiques que les explorateurs voyageant sur l'Intégrale auraient pu rencontrer dans leur périple à travers le Cosmos.

La ressemblance avec les modèles déclarés de ses lectures permet à Zamiatin d'échafauder, à partir de la structure du roman science-fiction, un débat où l'on sent l'atmosphère des penseurs russes de la fin et du début du siècle, révoltés contre l'idée d'autorité, dans un monde où le mal prend la place du bien. Le culte du Conducator tout puissant existe dans toutes les dystopies totalitaires, en tant que super instance qui impose la soumission totale (Le Grand Frère, chez Orwell, déclaré infallible et tout puissant a la fonction de concentrer dans une seule position l'amour, la peur et le respect), au point d'avertir la victime qui finit par aimer son bourreau. *Nous* est un roman d'anticipation et de fiction politique, une contre utopie qui dénonce les dangers impliqués par une conception technocrate spécifique à l'organisation socialiste de la production et d'une théorie mécaniciste concernant les transformations idéologiques et culturelles. Le livre peut être lu en oubliant que son auteur est un Russe, mais il ne peut être réduit à une critique du régime communiste, comme l'affirmait d'ailleurs Zamiatin lui-même, dans une lettre de 1929, adressée à la revue *Literaturnaia Gazeta* : (« le roman *Nous autres* est un proteste contre l'impasse où se trouve la civilisation européenne et américaine qui robotise l'homme, le mécanise, le transforme en machine »), puis dans une interview, à Paris, en 1932 (« Des critiques myopes n'ont vu dans ce roman rien d'autre qu'un pamphlet politique. C'est, sans doute une erreur : ce roman est un signal d'alarme sur le danger représenté par le pouvoir hypertrophié des machines et de l'Etat qui menacent l'homme, l'humanité »).

L'histoire agrège une suite de réflexions qui constituent le *journal intime* du protagoniste, D-503, qui s'adresse à nous, les générations précédentes ou, peut-être, aux habitants d'autres planètes. Il est le constructeur de l'Intégrale, véhicule spatial destiné à convertir les civilisations extraterrestres au bonheur que l'Etat Unique prétend d'avoir découvert.

Le titre *Nous* entretient une relation symbolique avec la trajectoire des personnages, anticipant le processus douloureux de suppression de l'individu, au nom des idéaux de l'humanité qui ont été pervertis suite à la corruption d'une des fonctions naturelles de la société. L'Etat, désigné sous le nom d'Etat Unique, a des bâtiments transparents, des rues parfaitement droites, le pavage de verre, rayonnant [...]

« Nous », ce sont les habitants de l'Etat Unique : « Les Tableaux Horaires transforment vraiment chacun de nous dans un héros d'acier, à la même heure, au même instant, nous, les millions, nous nous levons tous à la fois ».

Le problème du bonheur se réduit à un intervalle horaire fixe, lorsque « l'organisme vigoureux et unitaire se divise en cellules distinctes : ce sont les Heures personnelles, établies par les Tableaux Horaires. »

« Le grand jour de l'Humanité » est le jour de la réélection du Conducator : « nous assistons tous au même spectacle qui se répète tous les ans et qui, chaque fois éveille en nous une émotion nouvelle ». « Les Gardiens » « te protègent tendrement de la moindre erreur, du moindre faux pas. »

Le bonheur des hommes est le bonheur des machines : « Réjouissez-vous, car dorénavant vous êtes parfaits ! Jusqu'à présent, vos créations, les mécanismes, vous surpassaient... Avez-vous jamais vu que, pendant qu'il fonctionnait, sur la physionomie du cylindre à pompe, fleurir un sourire rêveur et stupide ? »

L'ingénieur D-503 qui commence par vouloir « soumettre au joug bienfaiteur de la raison tous les êtres ... » tentera une issue du mécanisme par l'abandon devant le sentiment, mais il sera soumis à une opération et sera guéri de sa « folie » qui l'empêchait d'être heureux. Le meilleur des mondes possible, dans le rythme de trompettes qui sonnent la Marche de l'Etat Unique, conduit les « ennemis du bonheur » vers les marches de la Machine du Bienfaiteur... L'exécution ne peut être ajournée... La raison doit triompher... Il n'y a plus de bêtises, ni de métaphores stupides, ni de sentiments : uniquement des faits. L'enjeu politique et social est évident, le ton virulent sert la fonction subversive du genre. On remarque encore le caractère antitotalitaire qui rattache ce roman aux utopies du XX<sup>e</sup> siècle. Le roman de Zamiatin avertit contre le péril de l'Etat totalitaire, communiste, avec ses institutions, attirant aussi l'attention sur l'aliénation de l'homme moderne qui mène une existence absurde, dans un monde de machines.

L'Etat Unique, le Bienfaiteur, Les Gardiens, la Science Unique d'Etat, la Machine d'exécution, les membranes des rues, sont autant d'éléments qui semblent renvoyer aux réalités de l'espace européen, comme si Zamiatin avait anticipé les horreurs du communisme. Comme dans tout système totalitaire, le pouvoir est entre les mains d'un dictateur, estimé par les numéros comme un véritable Messie, artisan du bonheur suprême, Le culte de la personnalité est au maximum, la statue du Bienfaiteur domine la place publique. On lui dédie des odes, on fait des sacrifices en son honneur (des exécutions publiques), on le traite comme un dieu pendant des cérémonies fastueuses (le Jour de l'Humanité). Il conservera le pouvoir jusqu'au jour de sa mort, le résultat des élections étant connu d'avance. Les peu nombreux qui dans un moment de folie osent contester son autorité, sont exécutés sans pitié, comme ennemis du bonheur collectif.

L'institution des Gardiens renvoie aux systèmes de police politique des pays communistes. Les Gardiens accompagnent les numéros où que ceux-ci aillent, veillant à maintenir l'état des choses.

Le final du livre (placé sous le signe de la « cloche » - temps et machine d'exécution), suppose deux variantes « consignées » du devoir d'être heureux : d'une part, sentiments et questions sur le monde : « qu'est-ce qu'il y a là où l'univers fini prend fin, qu'est-ce qu'il y a au-delà ? » et, d'autre part, nettoyage de l'existence des profondeurs de la connaissance humaine intérieure: « l'épine a été enlevée de ma tête et mon intellect est léger et vide ... ici nous avons été attachés aux tables et soumis à la Grande Opération ».

Le vide de l'existence, le cheminement « égal de chaque journée », message troublant de Cauchemar du Monde Parfait, se définit dans par allégorie : « Je n'ai plus rien noté depuis quelques jours. Je ne sais plus combien : tous les jours sont pareils. Tous les jours ont la même couleur – jaune comme le sable sec et brûlant, sans la moindre trace d'ombre, sans une goutte d'eau, un sable jaune, infini ». Il existe pourtant dans cette société rigoureusement organisée une échappatoire qui pourrait péricliter la perfection absolue : l'illusion, la fantaisie, le rêve, autrement dit, l'âme. Mais il semble que même pour cela, l'Etat Unique a trouvé la réponse en préparant la Grande Opération de l'amputation de l'imagination.

**\* This work was supported by CNCSIS –UEFISCSU, project number PNII – IDEI code 949/2008**

#### **Bibliographie de référence**

- Angenot, Marc. *L'Utopie collectiviste*. Paris: P.U.F., 1993  
Cahiers de l'Echinoc, numéro 7. *Littérature et totalitarisme*. Cluj – Napoca: Dacia, 2004  
Magris, Claudio. *Utopie et désenchantement*. Paris: Gallimard, 2001  
Miłosz, Czesław, *Gândirea captivă. Eseu despre logocrațiile populare*, București, Editura Humanitas, 1999.  
Revel, Jean-François. *La Grande parade. Essai sur la survie de l'utopie socialiste*. Paris: Plon, 2000  
Ricoeur, Paul. *Soi-même comme un autre*. Paris: Seuil, 1991  
Ricoeur, Paul, *Temps et Récit*, Paris, Seuil, 1983  
Rosset, Clément, *Le Réel et son double, Essai sur l'illusion*, Paris, Gallimard, 1976.  
Suleiman, Susan Robin, *Le Roman à thèse ou l'autorité- fictive*, Paris, P.U.F., 1983  
Tănase, Stelian. *Anatomia mistificării*. București: Humanitas, 2003  
Todorov, Tzvetan. *Face à l'Extrême*. Paris : Seuil, 1991  
Trousson, Raymond, *Science, techniques et utopies. Du paradis à l'enfer*, Paris, L'Harmattan, 2003  
Wunenburger, Jean-Jacques, *Utopia sau criza imaginarului*, Cluj-Napoca, Editura Dacia, 2001.